FRÈRES,

TOUT EST PERDU,

OU

LE CRI DE DÉTRESSE

DES JACOBINS.

Cm
FRC
4021

Secundâ,
Ratem occupare, quid moramur, alite?

Hor. Epod. Lib.

Que tardons-nous à nous emparer du vaisseau *de l'état*, quand le moment est propice?

HÉ! comment échaper au naufrage? Ne voyez-vous pas ce noir ouragan qui nous menace? Car de quel autre nom apeller la ligue de nos ennemis, ce tas d'écrivains débaillonnés qui tonnent en *chorus* et s'élancent audacieusement sur l'*argo* révolutionnaire, prêts à l'ensevelir sous les flots de leur courroux?

Les furieux! ils blasphèment la vivifiante terreur; mais si l'on détruit ce ressort conservateur du despotisme, comment s'établira la République? Il est bien vrai qu'il ne lui conviendrait plus dans sa force; mais en attendant, si la terreur n'en couve les germes, n'est-il pas visible qu'ils ne se développeront jamais? et ne faut-il pas

avouer que ce qui fait ailleurs des esclaves, ferait excellemment chez nous des Républicains?

Ils ont beau répéter que la liberté se maintient par la liberté même, et que l'entraver un instant, c'est la tuer. Illusion grossière! La liberté n'est encore qu'un arbrisseau débile : la raison, en le secouant avec violence, l'empêcherait de prendre racine, au lieu que la douce stupeur, en le couvrant de son ombre silencieuse, le réchaufferait dans son sein et le ferait prospérer. En effet, donnez aux enfans la nourriture des hommes forts, et vous n'en conserverez pas un.

Mais, dit-on, la terreur est le poison de la liberté : comment donc la fortifierez-vous, en l'en saturant? Je réponds que c'est-là notre secret; et certes, on ne trouvera rien de mieux.

Mais, ajoute-t-on, pourquoi le partisan du terrorisme prétend-il nous plonger dans l'angoisse? de qui tient-il ce droit réprouvé par la nature? et s'il n'en peut articuler une légitime source, de quel front se l'arroge-t-il ?... De plus, quel est son dessein, lorsqu'il l'usurpe ? Sous prétexte d'en imposer aux conspirateurs, n'en est-il pas un lui-même ? en s'érigeant momentanément en despote, ne peut-il pas vouloir s'approprier la domination ? et devons-nous le souffrir un instant pour maître, si réellement nous n'en voulons d'autre que la loi ?

Frères, cette logique-là peut éblouir le Peuple; mais, pour en dissiper le prestige, disons-lui que la terreur part du haut de la *Montagne*, et qu'elle se propage jusqu'aux extrémités de la France, par des intermédiaires tout aussi vertueux et peu suspects. La raison ne saurait entamer ce mot magique : c'est un bouclier à l'épreuve de ses traits. Voyez en effet cette mystérieuse chaîne qui descend du sommet de la représentation nationale,

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

s'étend par les anneaux des comités de surveillance, et serre, dans ses bras de fer, vingt-cinq millions d'individus : quel coup-d'œil plus ravissant !

Quel coup-d'œil plus douloureux ! répartira quelqu'un. Car est-il vrai que la Convention ait adopté, consacré le terrorisme, En ce cas, la Convention aurait trahi le Souverain ? puisqu'il s'en suivrait de là l'absurdité la plus choquante, savoir que le commettant aurait à redouter son mandataire, quoique le droit de le juger forme sa prérogative, et que celui-ci se prévaudrait d'un pouvoir dont celui-là ne l'aurait pas investi ? Nous serions retombés tous sous le despotisme de quelques-uns, et le pacte social n'existerait plus.

En ce cas encore, la Convention nationale ne serait qu'un congrès de visirs, une véritable cour asiatique, où l'on délibérerait, non pas d'améliorer nos destins, ni de nous ménager l'exercice de nos droits dans leur plénitude, mais de river si bien nos fers, qu'il ne nous en restât aucun.

A cela, Frères, savez-vous ce qu'il faut répondre ? c'est que nous vivons dans une période révolutionnaire (1);

(1)-Ce qui me paraît différencier ce gouvernement du cours ordinaire, c'est l'emparement du pouvoir exécutif par la Convention, et le Peuple n'a point désaprouvé cet emparement temporaire ; parce qu'il a pensé que les créateurs de la République, seraient naturellement plus jaloux de consolider leur ouvrage, que les meilleurs dépositaires de ce pouvoir. Mais certes, il n'a pas entendu sanctionner le plus effréné despotisme, un despotisme qui mettrait sous sa main les biens et les personnes, et rayerait ainsi de la table des droits jusqu'à la dernière sillabe énonciative du domaine naturel. Il a cru, parce qu'il est de bonne foi, qu'en centralisant l'action de la puissance, on lui ferait goûter plutôt le bonheur qu'il espère ; et non, qu'en levant la hâche sur toutes les

et qu'il nous faut mourir passagèrement à la liberté, pour y ressusciter bientôt éternellement. Cet axiome ne craint point de contradiction.

Cependant, quelqu'un me dira qu'il ne croit nullement à cette métamorphose, et qu'il a peur que les charlatans qui la lui promettent, après avoir enfoui ses droits naturels dans la tombe, n'aient la tentation de les y laisser: je l'exhorterai fraternellement à se guérir de cette peur.

Non, me répliquera-t-il peut-être; le meilleur moyen d'être libre, ce n'est pas d'espérer de le devenir, selon le bon plaisir de Billaud ou de Barère; c'est de l'être dans le moment, sans intermission, et malgré qui que ce soit: c'est de l'être comme la nature, qui ne l'est pas moins dans ses révolutions, que dans ses régularités.

D'ailleurs, à quoi bon nous étrangler de la sorte? Est-ce pour nous mieux inspirer l'amour de la République? Appréhenderiez-vous que nous ne la prissions en haine, si vous nous en rendiez l'abord plus attrayant!.... Je réponds que cela pourrait être; car il est des naturels qu'il faut rudoyer pour les rendre sensibles, sans compter que la privation de la liberté, de la sécurité, de l'égalité politique, nous fera trouver un tout autre charme dans leur jouissance; et puis nos Mentors ont des raisons supérieures, qu'ils nous diront, quand il leur plaira.

Nous n'aimons pas les mystères, reprend-on avec humeur; nous soupçonnons, dans cet étrange sistême, des motifs d'intérêt personnel qui nous choquent, et sur lesquels nous ne prendrons pas le change, malgré tous les fraix d'esprit qu'on fait pour nous le donner. Ainsi,

---

têtes, on aurait l'air de désirer, comme ce monstre d'empereur, que tous les Français n'en eussent qu'une, pour en finir d'un seul coup.

que les terroristes parlent clair : pourquoi veulent-ils que la frayeur nous glace ? Est-ce pour nous ouvrir les yeux sur la pureté de leur zèle, ou pour nous les fermer sur leurs dilapidations ? Est-ce pour nous mieux attacher au nouveau régime, ou pour atténuer en nous l'horreur de l'ancien ? Est-ce pour provoquer notre censure, ou pour la pouvoir braver?

Quand ils auront mis au jour l'intention qu'ils cèlent, nous verrons ce que nous en devons penser : jusqu'alors nous leur déclarons que le Souverain ne craignant personne, nul individu ne peut les craindre, puisqu'il est membre du Souverain : que celui-ci ne leur a pas concédé le droit de terrifier un seul de ses membres ; puisqu'il ne l'a pas lui-même, et qu'ils ne sauraient conséquemment l'exercer, sans attentat.

Nous leur déclarons que la liberté, la sécurité nous appartenant par un droit innégable, nous n'entendons point en ajourner la jouissance, et moins encore nous en dessaisir. Ne savons-nous pas que les brigands ont les mêmes prétentions, la même tactique ? N'ont-ils pas aussi pour but de nous dépouiller de nos propriétés ? Et croiriez-vous nous persuader de les leur remettre, en prétextant qu'ils les économiseront mieux que nous-mêmes, ou que quelque jour, ils nous y réintégreront ?

N'en doutez pas, qui que vous soyez : le cœur du Peuple saigne trop vivement ; il a payé trop cher sa confiance, pour la donner à des Solon, à des Dieux même qui viendraient lui proposer ce monstre de gouvernement ; et vous le jugeriez assez imprudent, assez dupe, pour s'abandonner derechef à la merci ; de qui ? grand Dieu ! L'exécration ne peut aller aussi loin que leurs crimes ; et l'encre est moins noire que leurs cœurs. Le cri de plus de cent mille Français égorgés ou chargés de fers ; que

dis-je, les larmes de sang de vingt-cinq millions d'individus angoissés, comprimés, insultés avec impudence, peuvent seules donner la mesure de leur férocité.

En deux mots, le sistême de la terreur est manifestement aristocratique ; car il faut de nécessité que quelques-uns l'impriment ; et dès lors ces quelques-uns ne forment-ils pas une classe de citoyens supérieurs aux autres ; de citoyens absolument soustraits à la censure du Peuple ; de citoyens armés du pouvoir de punir du cachot la moindre contradiction et le silence même ; de citoyens enfin placés au-dessus des lois ? Or à cette hauteur, on n'est plus dans le niveau.... Dans le fait, ceux qu'on en a précipités, ne hurleraient pas tant, s'ils ne regrettaient la douceur de rapiner, tyranniser à leur aise, et ne tremblaient de se voir retombés sous l'empire de la loi.

Frères, vous entendez ces raisons : j'imagine bien que ce sont des sophismes ; mais je ne saurais le prouver en bonne forme ; et d'ailleurs, nous ne perdons pas le tems nous autres, à raisonner. La *Montagne* ne vomit qu'éclairs et tonnerres : c'est au sein des tempêtes qu'il y faut dicter nos lois. Ainsi, hâtez-vous de réunir vos plus bruyans Stentors, pour lancer les foudres de leurs poumons sur l'incrédulité.

Ce ne sont pas encore-là tous les périls : je vous l'ai déjà dit : ce bienheureux gouvernement éclos du cerveau de Robespierre, ainsi qu'un géant armé de toutes pièces, pour terrasser les ennemis de la République, on ose le calomnier ouvertement : on prétend qu'il ne l'eu fanta que pour rallier ces ennemis, et faciliter le rétablissement du trône, ou l'érection de tout autre pouvoir équivalent. Mais alors il faudrait supposer qve tous ses pairs étaient ses complices, et qu'ils s'entendaient avec ce

ambitieux. Or, comment soupçonner cette collusion Machiavélique ? Comment suspecter le républicanisme d'un Billaud, d'un Collot, d'un Vadier, d'un Barère ? Ne serait-ce pas outrer le Pyrrhonisme ; puisqu'il est démontré qu'en déblayant les encombremens des prisons par centaines, en balayant tout ce qui leur déplaisait comme de l'écume, ils auraient eu bientôt fait du sol français une table rase, et qu'ainsi nous aurions vu s'élever, avant un an peut-être, la plus florissante République dans un désert ? car, dans ce déluge de sang, à coup sûr, pas un aristocrate n'eut échappé.

N'est-ce donc pas un trait insigne d'ingratitude, que d'inculper ces généreux collaborateurs de Robespierre, lorsqu'il faudrait aplaudir à leur inconcevable courage ? Qu'importe que leur chef travaillât à dominer la France ? Eux, en le secondant du mieux possible, enfonçaient autant de pilotis, qu'ils abattaient de têtes, pour assurer les fondemens de l'édifice républicain.

On se récriera de ce que Collot engloutissait les malveillans par quatre mille, et de ce qu'un tel apétit sort un peu des proportions ordinaires : mais qu'on aille porter ces misérables chicanes au grand Bertrand ; il leur dira sententieusement ; « *à quoi bon s'arrêter à des formes acerbes, lorsqu'il ne faut considérer que les résultats* ?

Et ce fameux Bertrand de qui tout est une énigme ; hors la vaniteuse nullité ; ce révolutionnaire ambidextre qu'on a vu, tour-à-tour, enrôlé sous tous les partis, et toujours aussi près du oui et du non qu'une barboteuse, cet Homuncule, tantôt le frondeur, et tantôt le mannequin du Cromwel Artésien, et qui fouillait sans pudeur dans le tombeau d'illustres morts, comme pour se rhabiller de leur réputation, en la mettant en pièces ;

devons-nous souffrir qu'on lui coupe le sifflet ? Qui désormais, en trompettant nos victoires, portera le deuil dans l'âme de Pitt, et nous fera rire ?

Et l'inquisiteur Vadier, qui seul, en fait d'*autos-dà-fè*, en vaut mille ; cet ex-officier de Piémont, cet ex-conseiller de Pamiers, cet ambigu d'ex-seigneuriau, cet émule constant de son héros Robespierre, n'est-il pas scandaleux qu'on le pince, et qu'au défaut des remords dont il est insusceptible, on le tienne courbé sous la guillotine de la censure, et palpitant dans le cochemar de l'effroi ?

On trouve mauvais qu'il allât dans tous les recoins de la France, lier des faisceaux de proscrits ; avec son cordon de sûreté générale, par les mains d'une phalange ambulante de Hurons ? Mais, en sa qualité de principal limier de la meute, ne falait-il pas qu'il jouât son rôle, sous peine d'être gourmandé par le dictateur ? Et puis, ne vous a-t-il pas déclaré que dans ce beau fagotage, les patriotes étaient aux aristocrates dans le rapport d'un à quatre-vingts ? il est vrai que maintenant ce rapport se trouve inverse ; mais pouvait-il prévoir cette chance, et sans ce retour, son calcul n'aurait-il pas été parfaitement juste ? N'en est-ce pas assez pour le complimenter et sur ce cœur de bronze, avec lequel il tournait la manivelle révolutionnaire, et sur cette soif inextinguible de sang anti-Robespierriste ; soif qui le fesait s'insinuer dans les ateliers du carnage, pour communiquer son esprit aux moteurs de la machine exterminatrice ?

Pour moi, Frères, j'ai grand regret à son dépouillement de puissance ; car qui jamais nous donna de si délicieux spectacles ? Quel Jacobin, boucher de Juifs et de Maures, étala si pompeusement le spectre de la mort, pour divertir le peuple ? On me citera peut-être les fastes mémorables des Carrier et des le-Bon ; ils riva-

lisaient ce rare modèle : mais qu'ils étaient loin de l'atteindre !

Autre chicane qu'on fait aux régulateurs du gouvernement ; c'est qu'ils avaient suspendu toute propriété, comme si ce n'était pas, de leur part, un effort de génie, que d'avoir requis les subsistances de vingt-cinq millions d'individus, pour assurer celles d'un million de combattans. Après tout, de quel droit voudrait-on manger, dès qu'on n'est pas aux frontières ? d'ailleurs, n'est-il pas évident que chacun vit mieux des fruits de son labeur, depuis qu'on lui défend d'y toucher ; que les magasins sont pleins ; si les estomacs sont vides, et que si la Nation ne meurt de faim au sein de l'abondance, jamais elle ne triomphera de la coalition. ?

Vous sentez donc, Frères, qu'il est instant d'arrêter cet esprit de licence, qui creuse sous nos pas l'abîme de la contre-révolution. Sur-tout que la presse rentre sous le régime des entraves : sans quoi nous verrons obscurcir, empester notre athmosphère, des fétides vapeurs de tous les cloaques du crime, où l'on descendra pour les éventer. Pour cet effet, réclamons la reconstitution primitive des comités de gouvernement ; de ces comités si profonds dans l'art de nous terrifier, de nous affamer, de tout guillotiner. N'entendez-vous pas déjà craquer le vaisseau de l'état, et ne le voyez-vous pas courir à la plus fatale catastrophe, si vous en laissez le timon entre des mains novices, entre des mains qui ne connaissent que le ressort usé de la probité routinière ? Il est bien question de tamiser des moucherons, quand il faut avaler des chameaux.

Croyez qu'il faut aux patrons de la Nef révolutionnaire un triple rempart d'airain autour de la poitrine ; qu'ils doivent se spasmodifier, avoir des convulsions au seul

nom de *Justice*, et que nous ne pouvons manquer d'errer d'écueils en écueils, s'ils ne réunissent la politique de Machiavel à la morale de Christiern, et le *protéisme* de Barère, au *syllanisme* de Vadier. Si vous en doutez, interrogez les Jacobins de la nuit du 9 au 10 Thermidor; presque tous les députés envoyés en mission; tous les comités révolutionnaires, sans compter l'essaim des croyans sur parole, et de ceux qui tiennent leur conscience au service du plus offrant.

Je vous indique *la fleur des républicains*. C'est d'eux que vous apprendrez combien ils ont lieu de redouter la liberté de la presse, et par quels moyens tous les amis de la révolution, à leur manière, doivent se hâter d'étouffer ce fléau.

La peur que vous en avez, répart-t-on, vous décèle; car il ne menace que les tyrans et les fripons. Quoi! grimpés au sommet d'un mont élevé par l'assassinat et la rapine, si-tôt qu'on en veut ouvrir les flancs pour voir ce qu'il renferme, vous hurlez, vous vociférez, comme si l'on allait vous tuer! vous jettez les hauts cris, avant même qu'on vous touche! Avez-vous donc si grand besoin du manteau des ténèbres, et n'osez-vous soutenir l'aproche d'un œil scrutateur? En ce cas, vous vous déclarez ce que nous vous soupçonnons.

Non, point de *Montagne*: le niveau n'en doit pas souffrir: nous le promènerons sur toute la surface de la république: et sous son poids irrésistible, nous aplanirons, nous raserons ce mont qui n'est pas l'arche sainte, cet Ossa d'où, nouveau titans, vous prétendez escalader le ciel, ou plutôt cet Ethna désolateur d'où vous ne cessez de vomir la mort, le deuil et la dévastation. Oui, sacrilèges usurpateurs de la souveraineté nationale, vous roulerez, mais forcément, du haut de votre trône, et vous

vous mesurerez strictement aux dimensions de chacun, ou vous disparaîtrez.

A ces mots, Frères, jugez si tout n'est pas perdu. Quant à moi, je ne conçois rien à ce déchaînement. On a beau me parler du niveau : qu'en veut-on faire? Ne vaudrait-il pas mieux, pour rehausser, par un vaste cadre de ciprès, les lauriers, moissonnés par nos Frères, que l'infatigable couperet jouât au gré de nos amis, de ces grands républicistes, qui s'en servaient pour saigner la nation jusqu'au blanc, afin de lui redonner petit-à-petit un sang vierge, un sang dépuré de tout ferment énergique? Ne vaudrait-il pas mieux nous laisser mener en lisière, par ces républicains d'un jour et du bout des lèvres, tels que les Bertrand et l'ex-conseiller *aux soixante ans de vertu*, jusqu'à ce qu'il leur parût que nous savons nous tenir sur nos pieds?

En effet, cette masse de droits dont on s'entête, sommes-nous en état de la supporter? Ces droits ne paraissent clairs qu'au télescope de l'intérêt : mais, pour les bien discerner et n'en jamais dépasser la limite, il faut les analyser au prisme de la froide raison ; et qui de nous connoit ce prisme? Qui de nous saura les classer, les circonscrire?

Mais, insiste-t-on, c'est notre patrimoine, et nous en voulons jouir..... D'accord : souvenons-nous cependant que nous sommes *mineurs* en républicanisme, et que c'est une témérité de notre part que de répudier ces *tuteurs* loyaux et bénévoles, qui ne nous le prenaient tout entier par miséricorde, que pour mieux nous le conserver en dépôt. S'il était perdu pour nous, l'était-il pour eux? Et ne l'aurions-nous pas retrouvé dans leurs mains tutélaires, lorsqu'ils nous auraient eu suffisamment fortifiés par le lait substantiel de la terreur et les épreuves de la diète?

Mais, reprend-t-on, s'ils s'accoutumaient à le garder!

La domination a, dit-on, de puissans alléchemens ; et qui nous répond qu'ils y seraient insensibles ?..... Qui vous en répond ? La vertu qui n'est pas un vain mot dans leur bouche, et dont ils ont soin d'entrelarder tous leurs discours..... D'autres charlatans nous ont trompés.... Persuadez-vous bien qu'ils ne sont pas charlatans..... Nous nous en méfions, et nous n'avons pas tort : il nous souvient trop des anciens voleurs, et de leur obstination à retenir notre dépouille, pour que cela ne nous serve pas de leçon.

Quoi ! vous méfier des *montagnards !*..... plus que de tout autre ; car nous sommes las d'être traités comme des imbécilles, que l'on peut berner avec des mots. Eh ! que nous fait cette dénomination insignifiante ? Croyez-vous que nous allons nous prosterner devant ce talisman puéril ? Non ; trop long-tems les ennemis, les seuls ennemis du peuple, se sont cachés derrière ce prisme d'illusion : qu'ils ne se flattent plus d'échapper aux regards ; ils seront réduits à leur juste valeur. Trop long-tems, le seul nom de *montagne*, fut le garant de leurs principes, et le plâtre de leurs actions. Nous ne voulons plus de plâtre, et nous exigeons un autre garant. Qu'ils se montrent républicains ; qu'ils marchent sur le plan de l'égalité ; qu'ils nous offrent un haut dégré de vertu, et non pas seulement leur gradin sur la *montagne*, ou nous les immolerons au mépris, à l'indignation.

Frères, je vous en avertis ; c'est jusques-là qu'on pousse la fureur. Ainsi, point de retard : taillez vos plumes, jettez le plus touchant *pathos* dans vos phrases, et regagnez promptement par le miel de votre suadèle, ces Français crispés, exaspérés, et sourds désormais à tout autre langage, que celui de la funeste raison. Si vous tolérez huit jours les progrès de ce délire, la terreur s'envole dans les

camps des ennemis extérieurs; au dedans, chaque tête revient sous la sauve-garde des lois, et voilà la contre-révolution. Dés-lors, quel chaos ! que de faux pas ! que de chûtes !

Établissez donc en maxime, que si dans une société vraiment démocratique, la masse des individus ne tremble sous quelques hommes, c'est un vice capital d'organisation. Leurrez le peuple du mot flatteur de souveraineté ; mais gardez pour vous tout ce qu'il a de réel.

En un mot, si vous ne prolongez l'interrègne des lois, et la suspension des droits constitutionnels; si vous donnez aux Français l'essor qu'ils désirent ; si vous leur ôtez les guides de la terreur ; si vous n'avez par-tout un représentant *montagnard*, dont la seule volonté leur tienne lieu de la volonté générale ; s'il n'incarcère le fermier, le fabricant, le raisonneur ; s'il ne compose et décompose les autorités à sa guise; s'il n'entretient un bataillon de satellites, et même des serrails, avec des concussions ; s'il ne marque son passage dans les départemens, ainsi qu'une peste, ou qu'une horde d'Arabes; si le trésor national n'est mis à sec par une multitude innombrable de détenus ; par leur traduction à Paris des extrémités de la France ; par les frais énormes des témoins ; par les indemnités qu'il est juste d'allouer aux acquittés ; par cette superfétation monstreuse de commissions, d'agences, de comités révolutionnaires : sur-tout, si vous ne maintenez l'entassement des métaux dans une seule ville, afin d'équilibrer sagement toutes les sections de la république, et d'impossibiliter le projet d'un ambitieux qui voudrait s'en emparer, parce qu'il les trouverait sous sa main ; si vous laissez rapporter ce prudent décret de Robespierre, sans lequel il aurait pu réussir à relever le trône ; si vous n'enchaînez tous les départemens à cette cité favorite, par l'indissoluble lien de

la fortune; si vous leur donnez l'espoir d'avoir autre chose que des chiffons, dans le cas d'une catastrophe, pour la dernière fois, je vous le dis et le répète, *tout est perdu.*

Comme les manières de voir sont différentes ! j'entends crier autour de moi, que dans le cas contraire, tout serait sauvé. Mais patience; nous verrons pour qui sera le Peuple, pour ses oppresseurs, ou pour ses Représentans; pour les caudataires de Maximilien, ou pour les disciples de la Raison

De l'imprimerie de Guffroy, rue Honoré, no. 35, cours des ci-devant capucins.